

gracieux, gentil, plutôt, mais d'une grâce assez fade, malgré sa poésie. Je trouve presque aussi conventionnel que le diabolique Eric de Mlle Jouve, le fou, c'est-à-dire l'innocent de Mlle Davet. Mais Mlle Davet a le don du style, l'esprit rêveur ou ce goût de la rêverie bucolique qu'on trouve dans *La Mare au diable* et *La Petite Fadette*. Je ne doute pas qu'elle n'écrive un jour des récits d'une fraîcheur rustique tout à fait plaisante.

On retrouve les solides qualités au *Valet de gloire* dans *Les revenants dans la boutique*, le nouveau roman de M. Joseph Jolinon. « Les revenants », ce sont les anciens combattants ; « la boutique », le monde actuel. Le retour de ceux-là dans celle-ci ne s'effectue pas sans grabuge, bien entendu... Du reste, « on reprend les mêmes et l'on recommence », selon l'expression populaire, c'est-à-dire qu'une nouvelle guerre a lieu — chimique et microbienne — plus atroce encore que celle dont nous venons à peine de sortir. M. Jolinon, quoique généreux, est pessimiste. Mais je regrette qu'il fasse perdre à Claude Lunant son caractère de témoin. Lunant se jette, en effet, dans la mêlée. Il accomplit une carrière politique rapide mais décevante, et se réfugie dans l'utopie, cette maison de retraite pour blessés de la raison. Tout cela n'est pas très convaincant, et un peu arbitraire ou schématique. Mais la sincérité de l'auteur et sa verve emportent tout.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

La double passion; 3 actes de M. Auguste Villeroy, à l'Odéon. — *Le chant du désert*; opérette, au théâtre Mogador; *Le cœur y est*; comédie musicale, à l'Athénée; *Madame de Pompadour*, opérette, au théâtre Marigny.

M. Villeroy s'est proposé pour thème « l'éternel conflit de la chair et de l'esprit ».

Un philosophe en renom a recueilli et élevé chez lui une jeune cousine orpheline. Il a voulu, dit-il, « en faire un chef-d'œuvre ». Il a réussi, du moins, à en faire une agrégée, une essayiste et romancière traitant de hautes questions d'éthique. Il s'est cantonné dans le rôle de père ou de frère spirituel, bien qu'il soit célibataire, tout au plus quinquagénaire, très acceptable encore pour une jeune fille largement majeure, et pleine

d'affection et d'admiration pour lui. Leur mariage serait donc tout indiqué, ne fût-ce que pour empêcher que l'on jase sur un ménage aussi singulier.

Le « chef-d'œuvre » a son côté charnel, qui se dépite d'avoir été méconnu ou délaissé par le maître. La jeune fille s'est donnée sottement, sans trop savoir pourquoi, à un individu très vulgaire — et qui n'a même pas le prestige du sportsman. Et il était marié. Du reste, il ne demande qu'à réparer, après divorce.

Au deuxième acte, l'agrégée et le courtier sont mariés depuis deux ans. Elle a renoncé aux lettres et à l'éthique et paraît heureuse, sauf à faire un peu la grimace quand elle s'aperçoit que son mari n'a pas dans les affaires autant de délicatesse qu'elle le souhaiterait. Mais voici la péripétie :

La jeune femme et son cousin le philosophe avaient une vieille tante, qu'ils évitaient de voir. C'était une cocotte (fameuse sous l'Empire et à laquelle Napoléon III lui-même avait goûté), retirée dans un coin de la Côte d'Azur avec son énorme butin. Elle vient de mourir nonagénaire, laissant 40 millions à partager entre son neveu et sa nièce. Le neveu refuse, et la nièce, se piquant d'une noble émulation, veut en faire autant : son mari, affolé de perdre une aussi magnifique aubaine, prodigue les arguments, puis les supplications, enfin les menaces les plus brutales.

Au début du *trois*, la jeune femme terrorisée s'est enfuie chez son cousin. Pour la délivrer d'un mari qui lui est devenu odieux et qui, d'ailleurs, serait capable de se porter aux pires extrémités, il est convenu qu'elle acceptera sa part de succession, mais pour en faire immédiatement donation à son mari, moyennant divorce. L'homme s'empresse d'accepter. Quant aux deux cousins, ils reprendront leur communauté d'autrefois et accompliront la petite formalité physique dont la négligence leur avait apporté tant de mésaventures. L'auteur nous laisse entendre qu'avec cette nouvelle modalité, il y aura désormais entre eux synthèse de la chair et de l'esprit...

§

Petite promenade au théâtre Mogador. Le chant du désert est absurde comme livret, mais la musique, quoique banale,

n'est pas absolument désagréable. Bons chanteurs. Nombreux ballets.

Autre à l'Athénée, où on ne donne qu'un spectacle d'été, sous le titre ambitieux de *comédie musicale*, c'est plutôt un *vaudeville opérette* basé sur un quiproquo usagé et trop prolongé. La musiquette vaut un peu mieux, pas beaucoup; elle gagnerait à être interprétée par des chanteurs, mais ici, ce sont des comédiens, bons comme tels, mais généralement dépourvus de voix et d'école.

Enfin, Marigny nous a donné **Madame de Pompadour**. Bien entendu, ce n'est qu'un spectacle tout artificiel, d'une futilité d'évocation qui ne permet pas d'y assister longtemps, sous peine de nausée.

Cette petite bonne femme, grisette audacieuse, volontaire, à la fois si amusante et si pénible à considérer, ne semble guère avoir jamais trouvé ni ne devoir jamais trouver son peintre sur le théâtre. Elle était pourtant le type même de la comédienne. Mais elle était comédienne seulement dans la vie, à la cour, et trop visiblement. Elle ne le devint sur scène que lorsque, défaillante de santé, elle voulut trouver au Roi d'autres agréments que ceux du lit.

Jules Soury (1) a dessiné la Pompadour telle qu'elle était à cette époque :

Vers 1747, les courtisans observent qu'elle maigrit à vue d'œil et perd la fraîcheur de son teint; le mauvais état de sa poitrine lui commande des ménagements qu'elle ne prend guère; les veilles, les spectacles, les plaisirs, les occupations la changent tous les jours jusqu'à devenir un « squelette »; elle ne pèse que cent onze livres; sa gorge n'est plus qu'un souvenir; elle a la mine défaite, l'air malsain, le bas du visage jaune et desséché (2). De plus, elle est affligée d'une sorte d'infirmité désagréable : Maurepas l'a célébrée en de jolis vers satiriques; je n'insiste pas. Cette incommodité est d'ailleurs assez commune chez les personnes d'une constitution faible et lymphatique, amollies et brisées par la vie énervante des grandes villes.

Mme de Pompadour était de haute taille et assez mal faite; elle avait les cheveux plutôt châtain clair que blonds; sa peau, fine et blanche, était molle, s'infiltrait, s'engorgeait, s'enflammait facile-

(1) *Portraits de Femmes* (Sandoz et Fischbacher, 1875).

(2) *Mémoires*, d'Argenson, de Luynes.

ment. Elle avait des langueurs et des pâleurs malades. Point de sens : le roi la trouvait « froide comme une macreuse ». Elle imagina de prendre un régime échauffant, but des élixirs, faillit en mourir. Elle digérait mal et se plaignait sans cesse des tiraillements d'estomac. Elle buvait du lait d'ânessé. Sa physionomie était mobile, fuyante, insaisissable; elle variait avec l'état de santé, la couleur de sa robe, l'heure du jour; elle paraissait tout autre à la clarté des lustres qu'à la lumière du soleil...

Alors elle monta et joua comédies, ballets, opéras. On l'applaudissait avec ironie. « Applaudissement familial et méprisable, dit Argenson, qu'on ne ferait pas à une personne de qualité qui occuperait la même place qu'elle. » Mais Louis XV bâillait. Les mémoires du temps parlent de ces bâillements « épouvantables » qui faisaient trembler pour « sa place » la pauvre marquise.

Empruntons encore à Jules Soury cette description des instants qui précédèrent la chute du rideau :

Le dernier acte ou plutôt le mot de la fin est encore ce qui nous semble le plus digne d'être applaudi dans la tragi-comédie que Madame de Pompadour joua pendant vingt années à Versailles. Elle avait quarante-deux ans, et elle allait mourir. Les battements précipités de son cœur la suffoquaient, les poumons ne respiraient plus guère, et les côtes saillantes de sa poitrine amaigrie s'élevaient et s'abaissaient suivant un rythme convulsif. La marquise était fort parée; elle avait son rouge. Au dernier siècle, on se piquait d'une parfaite politesse jusqu'à la dernière heure, et l'on marquait du savoir-vivre, même dans le passage de vie à trépas. Pour complaire au roi, elle avait fait venir à Versailles le curé de la Madeleine de la Ville-l'Évêque à Paris. Il allait se retirer; Madame de Pompadour lui dit en souriant ces simples mots, que l'on croirait inspirés par une de ces figures antiques qu'elle entrevoyait vaguement à travers les pierres gravées de Guay : « Un moment, monsieur le Curé, nous nous en irons ensemble. »

ANDRÉ ROUYEYRE.